

Jean-Daniel Pollet, l'inclassable

La Cinémathèque française consacre une rétrospective au réalisateur adepte du burlesque et de l'imprévu

PORTRAIT

L'œuvre de Jean-Daniel Pollet (1936-2004) est une énigme à méditer, en ces temps où le cinéma d'auteur est sommé de faire du chiffre dans les salles ou, à défaut, de céder la place au film suivant. C'est un peu la mise à mort du taureau et « JDP » ne renierait sans doute pas cette comparaison, lui qui a filmé dans *Méditerranée* (1963) l'une des plus belles (mais aussi terribles) images de corrida, dans des couleurs somptueuses. Le cinéaste contemporain de la Nouvelle Vague n'a jamais réalisé de grand succès mais sa production faite de « prototypes » interrogeait la possible convergence de films-essais et de comédies populaires.

Sa filmographie – dix-huit longs-métrages, dix-huit courts, quelques films perdus – a bel et bien résisté au temps et fait l'objet d'une rétrospective à La Cinémathèque française, à Paris, du 11 au 29 mars. Par ailleurs, une vingtaine de ses films, pour la plupart restaurés, sortiront en salle à partir du 18 mars à l'initiative de deux fidèles, Freddy Denaës et Gaël Teicher (La Traverse Distribution). « Les films de Pollet sont comme des galets, des objets polis par l'eau, le temps et le soleil », raconte Gaël Teicher, tandis que Freddy Denaës a créé Les Editions de l'Œil afin d'éditionner un livre conçu en 1990 par Jean-Daniel Pollet et Gérard Leblanc, *L'Entre Vues* (1998).

Que nous dit Pollet aujourd'hui ? Qu'une comédie burlesque et délicate comme *L'Acrobate* (1975, sorti en 1976), où un employé de bains-douches (Claude Melki) se réalise en devenant danseur de tango, peut dialoguer avec *Méditerranée* (1963), dont Jean-Luc Godard empruntera quelques plans dans *Film Socialisme* (2010), ou encore avec *Contretemps* (1988), œuvre de montage (assuré par Françoise Geissler) dans laquelle Melki fait une courte apparition. Pollet fut un cinéaste libre, qui toujours préféra expérimenter plutôt que de reconduire des recettes. Il le fit à

ses risques et périls, et son œuvre connut des contretemps.

Pollet lui-même n'assuma pas certains de ses films, comme *La Ligne de mire* (1959, sorti en 1960), jugé pourtant précurseur et annonciateur de *L'Année dernière à Marienbad* (1961), d'Alain Resnais, Lion d'or à la Mostra de Venise. Bien plus tard, en 1989, JDP fut victime d'un terrible accident, fauché par un train alors qu'il testait une nouvelle caméra aux abords d'une voie de chemin de fer. Le grand voyageur des débuts, parcourant des milliers de kilomètres pour ses films, notamment en Grèce, finit par se replier à domicile – en témoigne son dernier film, *Ceux d'en face* (2001), tourné dans sa maison de Cadenet (Vaucluse), ainsi que *Jour après jour* (2006), achevé par son ami Jean-Paul Fargier.

Art de la répétition

Pollet a grandi en banlieue de Lille dans une famille bourgeoise, avec un père architecte, inventeur et bricoleur. Il découvre la caméra lors de son service militaire, alors qu'il avait réussi à être affecté au service cinématographique des armées. Il se met à filmer la guinguette de Nogent et remarque, en visionnant les rushes, le potentiel burlesque d'un jeune homme qu'il finit par rencontrer : Claude Melki (1939-1994). Ce tournage sur le vif lui permet de réaliser *Pourvu qu'on ait l'ivresse...*, portrait et déboires d'un jeune dragueur sur le parquet de danse, qui obtint le prix du meilleur court-métrage au Festival de Venise en 1958.

Par la suite, Melki deviendra l'acteur fétiche de Pollet dans une série de films dits « Léon », du nom de son personnage – *Gala* (1961), *L'amour c'est gai, l'amour c'est triste* (1971), *L'Acrobate* – tandis qu'en parallèle, « JDP » développait son œuvre avant-gardiste : *Méditerranée*, une méditation sur la mort et l'enfermement, est un film inoubliable aux images sérielles, entêtantes, ruines de temples grecs, bunker, fille au tablier...

Pollet maniait l'art de la répétition et des mouvements de ca-

méra latéraux, circulaires, évocateurs d'un sentiment d'étouffement et d'exclusion qui marquera son œuvre jusqu'à sa mort. On peut juger la musique d'Antoine Duhamel (1925-2014) trop pesante et littéraire, mais l'on est happé par le rythme et l'étrangeté du monde « polletien » qui semble aller de son plein gré au bord du gouffre, telle la jeune fille endormie sur la table d'opération d'un hôpital – laquelle décèdera peu de temps après le tournage. Dès la fin des années 1960, dans un entretien paru



Claude Melki, acteur fétiche du cinéaste, et Jeane Manson dans « L'Acrobate » (1975). AMLEF

« Je n'ai pas l'intention de rester vingt ans le cinéaste d'un petit groupe de gens »

dans *La Revue du cinéma* (novembre 1969), le cinéaste expliquait que son « intention » était de « confondre ces deux voies » ouvertes l'une par Melki, l'autre par *Méditerranée*. « Comment arriver à ce que les gens (un public large) se retrouvent dans un cinéma très avancé au niveau théorique ? Je n'ai pas l'intention de rester vingt ans le cinéaste d'un petit groupe de gens. Mais il faut faire beaucoup d'essais, même devant un public, avant de connaître réellement l'instrument que j'ai dans les mains », disait-il.

Redécouvrir Pollet, c'est donc, aussi, identifier les correspondances entre des œuvres en apparence fort différentes. On peut commencer par frapper à la porte de la comédie ou du drame – *Une balle au cœur* (1966) avec Sami Frey et Françoise Hardy, *Le Horla* (1966) avec Laurent Terzieff – pour ensuite déambuler dans les contre-allées – *Tu imagines Robinson* (1968), *Le Sang* (1971), *Dieu sait quoi* (1994, sorti en 1997), etc.

Les résonances se situent aussi dans les personnages qui se cognent aux murs et cherchent une issue : Léon, le héros du *Horla*, mais aussi les hommes et les femmes de *L'Ordre* (1973), passionnant et terrifiant documentaire sur des lépreux confinés depuis des années dans une léproserie sur l'île de Spinalonga, au large de la Crète, rebelles qui construiront leurs propres règles de société puis furent transférés en banlieue d'Athènes. Ce film de commande initié par les laboratoires Sandoz (!) fut habilement détourné par Pollet, qui filma à l'instinct l'un de ses résidents quasi insurrectionnels, Epaminondas Raimondakis. Réalisé en collaboration avec Maurice Born (Invité à La Cinémathèque, le 14 mars), *L'Ordre* est un documentaire habité par la fiction et le surréalisme, de même que *Pour mémoire* (*La Forge*), réalisé en 1979 et sorti en 1981, film prémoniteur sur le déclin de l'industrie et du travail. ■

CLARISSE FABRE

Rétrospective Jean-Daniel Pollet. La Cinémathèque française, 51, rue de Bercy, Paris 12^e. Du 11 au 29 mars.

Deux livres pour raconter l'épure et l'intimité du cinéaste

POLLET FAIT PARTIE de ces quelques singuliers absolus que fabrique sans relâche le si merveilleux cinéma français. Œuvre magique, nimbée de doux burlesque et de solaire mélancolie, accidentée de la vie : jamais il n'aura franchi le seuil de la célébrité. Il s'est en revanche durablement installé dans le cœur et la mémoire de ceux qui l'aiment. Lesquels n'ont eu de cesse, depuis sa mort en 2004, de lui rendre ce qu'il leur avait si généreusement donné, entretenant régulièrement son souvenir par tous les moyens légaux à disposition. Le livre, qu'il aimait tant, en fait évidemment partie.

Deux nouveaux ouvrages paraissent ainsi aujourd'hui, également recommandables. Le premier, intitulé *Machine Pollet*, est énorme, profus, hétéroclite, collectif, abondamment illustré et documenté. Programme élaboré durant trois ans autour de l'œuvre du cinéaste dans quatre écoles d'art, il fait intervenir des artistes, des philosophes, des cinéastes, des étudiants, des films aussi bien (sur un site dédié). Son ambition, foudroyante et désireuse d'épurer, est à l'aune de cette

profession de foi de Pollet lui-même : « *Le parti pris de partir d'une salade russe immanquable ou si l'on veut de l'agitation apparemment dénuée de sens pour aboutir, in fine, à présenter un plat raffiné dans une vaisselle de luxe ou comment, à partir de la cacophonie et des éliminations successives, aboutir à une mélodie approchant le silence. Ou comment la vitesse astrale se résout dans un temps suspendu.* »

Recommandé aux cinéphiles

Il en résulte comme le lancement d'une sonde à têtes multiples dans la mer profonde et polymorphe du cinéma de Pollet. Le livre avance par motifs dégagés des films. Il se demande ici comment concilier le mystère absolu de *Méditerranée* (1963) et la trace indélébile que laisse sa poétique savante dans la conscience et la mémoire. Il produit là des fragments de notes saisissantes de lucidité à propos d'un film non réalisé (*Planiète Terre*). Il plonge plus loin dans la réalisation de *L'Ordre* (1973), saisissant documentaire sur les lépreux de l'île de Spinalonga, notamment à travers un

texte magnifique de la philosophe Marie-José Mondzain : « *L'ordre*, écrit-elle, prend en charge la constitution de notre regard sur ce qui mérite le nom d'humanité. » Il propose enfin, avec le texte passionnant du journaliste Cyril Neyrat, la syncope – épisode traumatique survenu durant ses études et décrit à plusieurs reprises par Pollet – comme « scène originelle » de son cinéma : une perte totale de la conscience et de l'entendement, un retour d'entre les morts qui fonde sous le signe de la voyance un nouveau rapport, orphique, au monde. Une manière, aussi, de situer Pollet dans la constellation du cinéma moderne, au regard de la syncope historique dont sortait l'Occident.

Ouvrage, donc, à recommander au premier chef aux cinéphiles, dont se démarque à cet égard *La Vie retrouvée de Jean-Daniel Pollet*, de Jean-Paul Fargier. Réalisateur et théoricien de l'art vidéo, ami et collaborateur de Pollet qu'il a connu comme personne, Fargier prend dans ce livre la plume en lieu et place de Pollet, supposé rédiger cette autobiographie depuis l'outre-tombe. Ce drôle et tendre

parti pris rhétorique nous introduit à un Pollet intime, peu connu, saisi sur le théâtre de sa vie en compagnie d'une foule de personnages. Un très beau garçon de très bonne famille – mère altière héritière et père « à décourager Freud » – y devient un créateur secret, révolutionnaire et panthéiste, fou de femmes et de cinéma, fou de la vie jusqu'à s'y brûler, trouvant dans l'addiction à l'alcool la fermentation créative. Mille silhouettes passent ici dans une grande démocratie, des sirènes aimées aux collaborateurs obscurs, en passant par quelques figures de l'art amies : Pierre Kast, Francis Ponge, Pierre-André Boutang, Jean-Luc Godard, Philippe Sollers, Hugo Santiago, et naturellement l'immense Claude Melki, vedette keatonienne de ses comédies à nulles autres pareilles. ■

JACQUES MANDELBAUM

Machine Pollet, éd. Esban/MF, 320 pages, 30 €.

La Vie retrouvée de Jean-Daniel Pollet, de Jean-Paul Fargier, Les Editions de l'Œil, 383 pages, 35 €.